

Après vingt-cinq ans

Fr. Marie-Joseph Lagrange des Frères Prêcheurs

In *Revue biblique* (1915),
Chronique, janvier et avril 1915, p. 248-261.

Paris, mai 1915

*Viae Sion lugent*¹... L'année scolaire 1914-1915 était pour notre École biblique de Jérusalem le terme d'un premier cycle : des amis s'étaient annoncés pour fêter avec nous, le 15 novembre 1915, le vingt-cinquième anniversaire révolu de la fondation.

Cette joie serait sans doute demeurée intime, et nous aurions évité de dire au public ce qui s'est fait durant ces vingt-cinq ans. Mais aujourd'hui l'École est déserte, et si les murs sont encore debout, s'ils préservent encore le sanctuaire et la bibliothèque, l'enceinte réservée au travail est devenue ce lieu de cohue et d'anarchie que figure aujourd'hui en Turquie le palais du gouvernement.

Dans cette désolation, le flot des souvenirs remonte avec tant de force, le passé s'éclaire de tant de charmes, que la pauvre École biblique apparaît à nos yeux qui se mouillent comme une de ces ruines que nous aimions à visiter. Parlons donc à nos lecteurs de cette ruine...

L'École pratique d'études bibliques s'ouvrait le 15 novembre 1890 dans une salle plus longue que large, éclairée seulement par une porte. Cette *aula* universitaire était l'ancien abattoir de la ville, et l'on voyait encore les anneaux auxquels avaient été attachés les bœufs. Donc l'École n'avait point de local. Elle n'avait pas non plus de bibliothèque, car un certain nombre de livres laissés à bon compte par un prêtre missionnaire ne représentaient même pas le lot d'un curé de campagne. Elle n'avait guère, hélas ! de professeurs.

Avec ces maigres ressources, la sagesse eût imposé de s'en tenir à un essai de mission permanente en Palestine. Sans ouvrir de cours, les professeurs se seraient installés à demeure à Jérusalem pour étudier le pays.

¹ Les chemins de Jérusalem pleurent...

Après vingt-cinq ans



École biblique et sanctuaire de Saint-Étienne, vue du sud.



École biblique et sanctuaire de Saint-Étienne, vue de l'ouest.

Les circonstances furent plus fortes, en nous envoyant des élèves, et la vocation dominicaine, l'esprit français, ne se refusent guère à l'enseignement. Il fallut de gré ou de force, et plutôt de bon gré, je l'avoue, et avec la joyeuse témérité de la jeunesse et de l'inexpérience, essayer de créer la forme la plus complète, celle qui réunirait l'enseignement et l'enquête scientifique sur le pays.

Ce fut peut-être un tort et certainement un obstacle au rapide développement des études personnelles des professeurs. Les nouvelles écoles fondées depuis ont évité cet écueil. L'école américaine change chaque année de directeur : c'est une mission en Palestine qui se renouvelle chaque année. L'école allemande a toujours eu le même directeur, mais il est le seul élément permanent, et l'enseignement spéculatif s'y réduit à peu de choses. La *Görresgesellschaft* fournit des bourses d'études à de jeunes prêtres catholiques qui ont tout leur temps libre pour parcourir le pays.

Les professeurs de Saint-Étienne ont donc peut-être trop embrassé en fondant à la fois l'ensemble des études orientales et l'exploration du pays. Pourtant ils ne regrettent pas le temps qu'ils ont ainsi consacré aux autres.

La tâche était certes beaucoup plus pénible et il fallait un temps très long pour en venir à bout. Mais les secours qu'offre la vie religieuse paraissaient devoir suppléer à tout. L'idéal de sacrifice qu'elle comporte permettait d'envisager un long séjour loin des douceurs du foyer et de la patrie ; et son idéal de fraternité devait créer sur le sol sacré foulé par le Christ un véritable atelier de famille où toutes les connaissances seraient mises en commun. Ainsi pourrait-on recueillir les avantages de la méthode comparative, et la perspective d'une synthèse n'était plus trop téméraire. Au lieu d'une simple enquête pour la description matérielle de ce qu'on peut observer aujourd'hui, on envisageait un traitement scientifique, en Orient, et avec la connaissance renouvelée de l'Orient ancien, de tout le thème biblique : géographie, archéologie, histoire.

Et qu'une méthode quelque peu encyclopédique et bien informée s'imposât, on l'apercevait déjà à s'en tenir à ce qui paraissait le premier travail indiqué, la recherche des sites et des souvenirs bibliques.

Deux pratiques étaient en présence. De tout temps on avait mis au net l'enregistrement des traditions, regardées comme la voix du passé encore vivante. Contre ce témoignage, aucune hésitation n'était admise. Si les traditions actuelles n'étaient d'accord ni entre elles ni avec les anciens pèlerins enregistreurs, on trouvait toujours le moyen de rétablir l'accord en donnant raison à tout le monde.

À cette acceptation bienveillante, une autre école répondait en refusant tout intermédiaire historique entre le chercheur moderne et la Bible, sauf les habitants du pays. Tel on vit l'Américain Robinson, dont on ne louera jamais assez la courageuse initiative, chercher les sites bibliques sans se préoccuper d'autre chose que des noms plus ou moins conservés et des données bibliques dont il appréciait les relations sur place.

Mais cette simplification exigeait encore une parfaite connaissance des transformations phonétiques, soumises à des règles qu'on ne saurait méconnaître : de sorte que l'enseignement rationnel pénétrait à tout le moins sous cette forme. Et il s'imposait encore autrement, car la tradition, si mêlée qu'elle fût, était encore une lumière, permettant de remonter des temps modernes aux Croisades, des Croisades aux Byzantins, des Byzantins au temps de Jésus-Christ et plus haut encore, plus haut que la conquête de la Palestine par les Hébreux, puisque nous possédons maintenant des lettres authentiques écrites de Palestine au XIV^e siècle av. J.-C.

Ainsi on ne pouvait faire un inventaire sérieux des villes bibliques sans passer par tout l'hellénisme, et sans aborder aux cimes lointaines du babylonisme qui domine tout l'Orient. Sur cette longue, longue route, on voyait reculer toujours la confection d'une liste des noms bibliques et des noms modernes, qui n'avait paru exiger que quelques heures de travail. La découverte de la carte de Mâdabâ à elle seule n'exigeait-elle pas une mise au point nouvelle ? et la nomenclature arrêtée, n'était-on pas entraîné à rêver le long des portiques, des colonnades suspendues aux rochers, des basiliques, des théâtres, dans les déserts où le lion poursuit la gazelle, ou sur les flots de la mer Morte, alors utilisée par la navigation ?

Combien de temps n'avons-nous pas passé, couchés sur les mosaïques à relever des détails demeurés enfouis dans des cartons, parce que l'enseignement pressait toujours, et que les découvertes poussaient les découvertes ! Mais j'imagine que l'enseignement ne perdait rien à s'appuyer sur ces documents. Et de savoir qu'une ville biblique se trouve aujourd'hui représentée par une ruine informe, est-ce un résultat comparable à la reconstitution, nécessairement lente et laborieuse, de la vie d'une cité à travers les âges.

Ce qui est vrai de la géographie est encore plus sensible dans le domaine de l'archéologie.

Pendant des années aucun d'entre nous n'a abordé directement l'étude du S.-Sépulcre. Y avait-il quelque chose à faire ? Tout n'avait-il pas été mesuré, étiqueté ? Mais le mouvement des constructions amenait de temps en temps quelque découverte intéressante. Mâdabâ aussi avait parlé.

Comment concevoir enfin le grand édifice constantinien ? Comment réaliser l'accord des documents et des textes ? Toutes les explications échouaient quand il fallait rendre compte des ruines de l'hospice russe.

Or on ne voit bien que ce qu'on comprend. On n'avait pas compris, on n'avait donc pas bien vu. Le P. Vincent ne tarda pas à le constater de la façon la plus tangible : les mesures en apparence si scrupuleuses de M. Schick laissaient beaucoup à désirer. Et tout le travail fut repris par la base. Mais la lumière ne pouvait se faire avec d'aussi pauvres éléments. Il fallait rendre son sens propre à chacune des constructions qui se sont succédé sur le sol sacré, et pour cela il fallait connaître le sens de chaque élément dans un art historiquement connu. Une érudition très étendue était donc nécessaire, et la vérification patiente, durant des années, des conjectures destinées à être acceptées ou éliminées. Pour la première fois l'étude des Pères Vincent et Abel a présenté un essai raisonné d'explication des ruines qui ne néglige aucun élément d'architecture, si modeste que soit l'allure spéciale donnée à une pierre par le ciseau. Je ne dis pas ici que l'essai est une réussite. Je laisse avec confiance la solution aux personnes compétentes. Je dis seulement, et c'est pour cela que j'en parle, que l'essai ne pouvait être tenté qu'à Jérusalem, mais dans une Jérusalem devenue un lieu d'études d'archéologie orientale.

On pouvait, en trois mois, mesurer le Saint-Sépulcre : il fallait plus de vingt ans pour en révéler le mystère architectural.

L'observation de la nature vivante, je veux dire des usages et coutumes, paraît au premier abord plus aisée : l'étude des livres y est suspecte ; le trop de lecture gênerait le simple contact avec les gens. Et en effet le premier arabisant venu peut se faire communiquer par un drogman un certain nombre de chansons, et se faire raconter ce qu'il voudra qu'on lui dise par les moukres de sa caravane. Mais il faut un long séjour pour pénétrer dans l'intimité des paysans ou des Bédouins. Quant on y est parvenu, rien de mieux que d'écouter. Qu'on enregistre tout ce qui se dit, et qu'on se garde de mêler les notes du carnet aux fiches prises dans la bibliothèque ! Mais s'imagine-t-on vraiment que grâce à l'immobilité de l'Orient on va se retrouver dans le monde de la Bible ? Ce serait se faire une étrange illusion, et oublier la lente infiltration des idées chrétiennes ou des conceptions du Coran. L'Orient ancien parle-t-il encore par la voix des habitants modernes ? C'est une question qu'on ne peut résoudre qu'en interrogeant l'Orient ancien lui-même, qui parle avec la volubilité d'une personne impatiente d'un long silence. Quand il nous est loisible de savoir comment on priait, qui on priait, comment on bâtissait les temples et comment on les consacrait, quels sacrifices on faisait et en récitant quelles formules, quels sentiments religieux de pénitence, d'espérance, de confiance

ou de crainte agitaient l'âme humaine parmi les contemporains et presque les compatriotes des Hébreux, ne faut-il pas avant tout prêter l'oreille à toutes ces voix ? Ce que peut nous révéler l'Orient actuel est bien peu de chose en comparaison ; il peut seulement nous éclairer sur la relation réelle entre les pratiques communes et les sentiments religieux, entre les actes et les paroles, entre les paroles officielles et les pensées.

C'est dire à quel point les deux enquêtes doivent être parallèles, les résultats de l'une étant en quelque façon plus tangibles, mais ceux de l'autre étant plus importants par leur antiquité, de sorte que l'histoire domine encore ce domaine, imposant ses méthodes critiques – qu'il faut apprendre – même aux investigateurs du présent.

Est-ce tout ? Ou plutôt n'était-ce pas assez que cet ensemble fleurant déjà l'Encyclopédie ? Fallait-il encore se préoccuper à Jérusalem de théologie ? Beaucoup ne l'ont pas pensé. On a même reproché à l'École biblique de s'être occupée de questions qui auraient dû demeurer étrangères à ses recherches. Que ne se contentait-on de collectionner des pots et des monnaies, d'organiser un vaste musée biblique avec toute la flore et toute la faune de Palestine, de noter les milliaires et de mesurer les distances, de recueillir les noms anciens et de retrouver les sites bibliques, de décrire les ruines et d'expliquer les textes par les usages, de faire goûter aux étudiants émerveillés les caroubes dont se nourrissait l'enfant prodige !

Eh bien, non, il ne se pouvait que des dominicains, précisément parce qu'ils étaient dominicains et donc théologiens, se contentassent de ce morcelage. Ce sera sans doute un objet d'étonnement pour l'avenir que cette recherche passionnée, à laquelle quelques-uns, et non des moindres, se sont complu, de tout ce qui pouvait éclairer la Bible, connaissance des lieux, chronologie, inscriptions, ambiance orientale, sans envisager jamais d'autre profit pour l'exégèse biblique que la précision d'un détail extérieur, ce qu'on nommait d'un mot : « confirmer la Bible ».

Et certes, j'ose dire que l'École biblique de Jérusalem n'a jamais eu d'autre but. Ou plutôt, parce que la Parole du Seigneur demeure éternellement dans sa valeur divine, il s'agit moins de la confirmer que de la comprendre. Des religieux sont, par définition, des hommes qui ont renoncé aux charmes de l'existence commune pour s'attacher de plus près aux vérités divines qu'enseigne la Bible, ou encore qui placent le charme de la vie à suivre les conseils de Jésus-Christ, terme des Écritures. Mais il ne s'agissait, ni pour les exégètes traditionnels, ni pour nous, de chercher un sens nouveau aux principes de foi et de morale contenus dans les Saintes Lettres, interprétés et proposés par l'Église. On se demandait seulement si la connaissance de l'Orient ancien n'entraînait point certaines conséquences

sur la manière dont les Livres Saints ont été composés, sur le genre littéraire auquel ils appartenaient, sur la méthode d'herméneutique qui paraît découler de ces origines littéraires.

Et qu'on ne dise pas que ces questions pouvaient être renvoyées à plus tard. Une solution s'imposait, ou du moins l'admission de certains critères qui permettraient de se mouvoir à l'aise, ne fût-ce que dans des études de simple géographie, mais de géographie rationnelle et historique.

Cherchait-on, par exemple, dans la péninsule du Sinaï les traces des Hébreux ? Quand on avait parcouru ces vallées souvent étroites et ces cols souvent difficiles à passer, quand on avait pris le contact avec les populations actuelles si disséminées par la nécessité de la nature, on se trouvait aux prises avec une évidence croissante sur l'in vraisemblance des chiffres que contiennent nos éditions actuelles de la Bible. Comment faire manœuvrer dans ce chaos des montagnes plus d'un million d'hommes avec l'ordre le plus parfait et la disposition la plus savante ? Et quand on cherchait dans le texte sacré les noms des stations, il fallait d'abord fixer l'accord entre les catalogues différents, faisant partie de documents différents.

Précisément parce que la Bible, ayant Dieu pour auteur, ne peut rien enseigner qui ne soit véritable, il fallait prémunir les jeunes esprits contre cette idée qu'une perception immédiate heurtait un enseignement véritablement traditionnel. Il fallait montrer, sans attendre plus longtemps, que la véracité de la Parole de Dieu n'est point compromise parce qu'on entend mieux le caractère des propositions qu'elle contient et les nuances que comporte tel genre littéraire. Le cours de géographie lui-même, en apparence si inoffensif, exigeait donc pour complément un cours sur l'inspiration biblique, l'herméneutique et la critique textuelle et littéraire.

Je ne prétends point que les solutions proposées aient toujours été les meilleures. J'aimerais mieux qu'on vit ici un plaidoyer *pro domo* qu'un panégyrique. Mais je ne prétends faire ni l'un ni l'autre. Je voudrais seulement avoir indiqué les nécessités inéluctables qui s'imposaient à nous.

Et c'est précisément, ai-je déjà dit, parce que, dans l'Ordre de saint Dominique, l'érudition n'a jamais été la satisfaction d'une curiosité oiseuse, mais a toujours dû être coordonnée à la plus solide théologie, qu'il nous était impossible d'établir une cloison étanche entre les recherches scientifiques et notre foi.

Si nous avons souvent combattu les harmonisations forcées, c'est qu'elles nous paraissaient compromettre cette harmonie fondamentale que

nous cherchions dans un accord plus large. D'ailleurs personne n'a songé à opposer à ceux qui se préoccupaient des questions spéculatives tels autres d'entre nous qui auraient poursuivi des études plus positives, tant il était évident que c'étaient l'archéologie et l'orientalisme qui exigeaient un nouvel examen de questions librement controversées, ou même l'examen de problèmes nouveaux.

La soumission au Siège apostolique, qui a toujours été notre règle, nous permettait de poursuivre en toute tranquillité des études que nous étions toujours prêts à abandonner sur un signe.

C'est donc par la force des circonstances, autant que par un dessein arrêté d'avance, que l'École pratique d'études bibliques fut amenée à comprendre dans son programme des matières qu'on aurait pu enseigner ailleurs, mais qui étaient certes à leur place en Orient.

On le comprit dans notre Ordre, qui nous envoya toujours des élèves. Et il nous est doux de remercier ceux de Nos Seigneurs les évêques qui nous ont honorés de la même confiance.

C'est un honneur pour nous d'être obligés de nommer ici Son Éminence le Cardinal Mercier, archevêque de Malines². Aucun Ordinaire ne nous a confié autant de jeunes prêtres, destinés au haut enseignement biblique ; nul ne nous a encouragés avec une bienveillance plus éclairée. Avec quelle admiration profonde le monde catholique a vu ce véritable évêque se dresser, si simplement, au rang de ceux qui ont le plus honoré l'Église de Dieu ! Que cette haute intelligence ait été animée par ce grand cœur, sous l'impulsion de l'Esprit de Sainteté et de Force, ce fut pour nous aussi, qu'il avait daigné distinguer, une consolation et déjà une victoire.

Les professeurs de Louvain partageaient ses sentiments et nous n'avons eu nulle part en dehors de France des amis aussi fidèles.

Ce qui plut aux savants belges, ce fut, semble-t-il, qu'on s'efforça parmi nous de donner à l'étude des documents ce caractère de contact immédiat qui donnait tant d'attrait à la vue des sites. Le moins possible de vues générales, ou plutôt les vues générales se dégageant elles-mêmes de l'examen des textes.

² [Désiré-Joseph Mercier (1851-1926), primat de Belgique, 16^e archevêque de Malines (1906-1926), figure marquante des débuts de l'œcuménisme, comme de la résistance nationale face à l'occupation allemande de la Belgique lors de la Première Guerre mondiale.]

Les textes, toujours les textes, et, autant que possible sous leur forme primitive, textes bibliques ramenés par la pensée à la forme primitive de l'alphabet cananéno-araméen, textes cunéiformes, avec leur physionomie particulière à Ninive ou à Babylone, expliqués par le P. Dhorme avec quel entrain rayonnant ! inscriptions araméennes étudiées sur les estampages, littérature hellénistique d'après les papyrus. Les élèves étaient invités à faire un premier travail de déchiffrement ; et souvent leur ardeur a stimulé celle des maîtres. D'autres objectaient, il est vrai, que l'épigraphie sémitique ne s'enseigne pas dans les grands séminaires. Mais elle s'enseigne dans des Facultés plus ou moins hostiles à l'Église, et il nous paraissait intolérable que l'Église ne figurât pas avec honneur dans un domaine si rapproché du sien que les agressions sur ses terres n'étaient point rares. Et nous n'avons jamais eu assez d'humilité pour transmettre à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres des estampages sans tenter de les interpréter. Comment résister à l'attrance que les lettres exercent sur l'esprit quand elles se creusent dans le papier pressé par la brosse ? Qui a beaucoup couru dans les rochers pour découvrir une inscription, prétend être le truchement de celui auquel il rend la parole.

Collaborateurs de nos études des textes, les jeunes gens qui venaient à Saint-Étienne l'étaient naturellement de nos voyages. Tous, je viens de l'insinuer, ne comprenaient pas les choses de la même façon.

Il fallait faire une moyenne, et en somme les voyages de l'École étaient beaucoup moins des voyages de recherches que d'enseignement. Tout y était sacrifié, il faut bien le dire, à l'utilité prochaine des étudiants. Dès les premiers voyages, le P. Séjourné avait établi la tradition d'une paternelle sollicitude. Le directeur de la caravane avait assez à faire d'organiser les campements, les approvisionnements, les repas, et de fournir les explications géographiques et historiques, soit dans un exposé suivi, soit au fil des circonstances. Il s'informait donc seulement si, depuis la dernière caravane, on avait trouvé quelque chose de nouveau, et rarement revint-on complètement les mains vides. Mais si le profit était maigre pour la direction de l'École, il était sans doute apprécié de ceux qui faisaient partie de la caravane. J'en juge par les attachements fidèles qui se sont formés le long des chemins. Les contrariétés ne manquaient jamais tout à fait, pour l'épreuve des caractères, mais quelles bonnes causeries. Le long des wadys interminables, quelle assurance du repos quand apparaissaient dans le lointain les blanches tentes déjà dressées !

Le soir on se groupait autour d'un feu d'épines ou de roseaux et l'on croyait voir d'autres feux s'allumer sur les collines quand les étoiles apparaissant à l'horizon se détachaient des sommets à l'Orient.

Et quand tombait au matin l'abri passager d'une nuit, quelle douceur de se réciter tous les passages de l'Écriture exprimant fortement les images de la vie nomade, si naturelle, si simple, si proportionnée à la fragilité de notre existence ! Mais les rêveurs n'étaient point abandonnés à eux-mêmes. Le réveil était dur qui leur imposait de regarder les ruines, et de prendre le mètre pour les mesurer, et d'inscrire sur leurs carnets des observations personnelles sans trop s'en rapporter au Baedeker³.

Plusieurs voyages au Sinaï et à Pétra, la Terre Sainte parcourue dans tous ses recoins du nord de Dan au sud de Bersabée, surtout l'inoubliable croisière autour de la mer Morte, ont permis aux étudiants de l'École biblique d'accumuler des notes et des vues photographiques dont quelques-uns ont déjà fait profiter le public.

Mais quand on voulait travailler encore plus sérieusement, on partait à deux ou à trois, fût-ce pendant les vacances, temps des chaleurs, mais seul temps libre. Alors le souci de la vie matérielle était réduit au minimum, mais ses exigences ne pesaient guère non plus, et tout le programme consistait à voir et à noter le plus possible. C'est ainsi que, vivant avec les Bédouins, mangeant avec eux, couchant sous leurs tentes, le P. Jaussen a pu recueillir de leur bouche les *Coutumes des Arabes au pays de Moab*.

Ces explorations n'ont pas paru inutiles, puisque c'est grâce aux subsides de l'Académie des Inscriptions et de la Société des fouilles que quelques-unes ont pu être poursuivies. C'est ainsi que les Pères Lagrange et Vincent ont pu reprendre l'étude épigraphique de Pétra, en découvrant au retour le site important de Phounon ; que les Pères Jaussen, Vincent et Savignac ont décrit le Négeb et en particulier 'Abdeh : que les Pères Jaussen et Savignac, qui se sont consacrés spécialement à ces courses difficiles et dangereuses, ont pu parcourir dans tous les sens le nord de l'Arabie, décrire Médain-Saleh et même parvenir à Teima.

L'École n'a jamais fait de fouilles, si ce n'est sur son propre sol, pour dégager les ruines de la basilique élevée par Eudocie au premier martyr Étienne. Mais ce fut sa bonne fortune que depuis vingt-cinq ans ont ait fait beaucoup de fouilles en Palestine, et que les professeurs de l'École aient toujours été admis à les visiter avec la plus ouverte courtoisie. — Je parle des fouilles officielles, faites par des personnes du métier.

Pendant des années, on a pu suivre semaine par semaine, et presque de jour en jour, les belles découvertes de M. Fred. John Bliss⁴, à Jérusalem.

³ [Karl Baedeker (1801-1859), libraire et écrivain allemand, se fit connaître en inventant le *guide moderne du voyageur*.]

⁴ [Frederick John Bliss (1859-1937), célèbre archéologue américain.]

Mais on n'était pas moins bien accueilli lorsqu'il remuait les tells de la Chephélah : Sandahannah ou Tell es-Safieh. De loin on était attiré par le spectacle agréable des terres levées et renversées. Il fallait d'abord visiter ces tranchées, repérer des restes de murs ou de maisons. L'explorateur américain relevait ses observations d'une pointe d'humour.

Puis on pénétrait sous sa tente. Il affectait volontiers de n'être pas très satisfait, et jouissait de notre surprise lorsqu'il ouvrait le tiroir aux secrets. Dans ce monde si pauvre de la Palestine, une inscription de quelques lettres anciennes était un trésor.

Lorsque M. Macalister eut remplacé M. Bliss, la confiance, sans être plus entière, fut plus communicative. Le jeune savant, plein d'entrain, excellait à trouver pour chaque objet des raisons d'être – ou parfois de n'être pas –, tant elles touchaient à la fantaisie. Ces fusées d'archéologie, souriant de l'archéologie, ne l'empêchaient pas de classer ses découvertes avec le plus grand soin. Le tell de Gézer, exhumé par ses soins pendant plusieurs années, est le point le plus lumineux pour l'histoire ancienne d'une ville de la Palestine.

M. Mackenzie n'eut pas le temps de fouiller entièrement l'ancienne Beth-Chémech. Avec lui, c'était l'archéologie grecque et crétoise qui poursuivait les Philistins dans leurs migrations au pied des collines de Juda.

Le flegme britannique de ce savant, extrêmement poli et bienveillant, contrastait avec l'enthousiasme bon enfant de M. Reissner qui nous reçut à Samarie. Sa campagne avait été extraordinairement fructueuse, et il voulait, en quelques heures, nous en faire apprécier les résultats. Notre caravane était assez panachée. Lui-même voulait se faire tout à tous. Il en résultait un mélange d'allemand, d'anglais, de français et d'arabe, qui fit du palais des rois d'Israël une succursale de la tour de Babel. Mais quelle merveille de voir ce palais d'Omri, bâti à même le rocher, sans vestiges d'une installation cananéenne, selon qu'il est dit dans le Livre, qu'Omri bâtit sa ville sur un champ cultivé. Et M. Reissner de brandir les tessons servant aux « ivrognes d'Éphraïm » d'étiquettes pour marquer les bons crus.

Les missions austro-allemandes à Jéricho et à Sichem, dirigées par MM. Sellin et Watzinger, ne nous ont pas accueillis avec moins de confiance. Il nous était permis de tout voir. On savait bien que jamais une note indiscrete n'avait paru dans la *Revue biblique* avant les comptes rendus officiels.

Une seule fois on put se demander si des fouilles, installées à Jérusalem, n'allaient pas nous être fermées. J'en parle ici à cœur ouvert. Il

semble que c'est déjà si loin, ce passé... et les lecteurs de la *Revue biblique* ne sont-ils pas un peu pour nous des confidents ?

On avait donc commencé, au canal de Siloé, près de la fontaine de la Vierge, des fouilles mystérieuses. Elles étaient dirigées par des Anglais, mais la Société du *Palestine Exploration Fund* affectait de les ignorer ; le consul d'Angleterre affectait la réserve, peut être même était-il tenu à l'écart. Cependant l'entreprise marchait bon train : on dépensait sans compter.

Le P. Vincent n'y tint pas, et avec une liberté polie qui ne devait pas déplaire à des Anglais, il remontra que de notre temps on ne fait pas de fouilles sans agréer ou même sans solliciter des témoins. Aussitôt on l'invita à visiter les puits avec tel compagnon de son choix, pourvu qu'ils promissent le secret. C'était de droit. J'en parle librement, parce que le P. Vincent, occupé à soigner les blessés, ne lit pas sur mon épaule. Le fait est que dès le premier jour sa compétence s'imposa, et que c'est à lui qu'on doit une connaissance scientifique des travaux que nul ne se souciait de relever au jour le jour. C'est ainsi que naquit *Jérusalem sous terre*, publiée en français et en anglais.

Enfin, pendant l'hiver de 1913 à 1914, M. le capitaine Weill commença sur la petite colline d'Ophel des fouilles où il voulut bien nous regarder comme chez nous, et M. le D^r Contenau nous fit faire dans ses tranchées des environs de Sidon notre dernière promenade archéologique avant la guerre.

Mais si l'on était heureux de parcourir les grandes cités détruites du désert, Pétra ou Palmyre, ou le labyrinthe du fabuleux Minos ; si les heures s'écoulaient rapides dans les musées du Caire, d'Athènes ou de Candie, les moments les plus doux étaient ceux où nous nous retrouvions ensemble, dans notre cher Saint-Étienne, frères assurés de trouver un appui fraternel.

Je suis reconnaissant à M. Louis Bertrand de l'avoir si bien compris : « Dans ce cadre composé par la plus pure des lumières et par la plus émouvante et la plus grandiose des histoires, se déroulait sous mon regard toute la calme beauté de la vie monastique. Cette paisible existence, partagée entre le travail, la prière et les chants, – c'est déjà le rêve paradisiaque...

« Et cependant, nulle part ailleurs, je n'ai trouvé un milieu plus moderne, plus chaud, plus vibrant d'enthousiasme, plus épris de science et de libre discussion. Lorsque j'entrais dans la bibliothèque, je pouvais me croire de retour à l'École normale d'autrefois, parmi mes anciens

condisciples. Le scapulaire et la robe de laine blanche n'ôtaient rien de leur gaieté, de leur franchise et de leur vivacité d'allures aux jeunes dominicains qui venaient là pour vérifier une référence, consulter un texte, ou lire les derniers articles des journaux et des grandes revues européennes⁵. »

Pauvres revues, pauvres livres, pauvre bibliothèque !

Au moment où j'écris ces lignes, il me revient que les autorités ottomanes ont fait pratiquer des « compartiments » dans notre École. Serait-ce pour installer un corps de garde dans notre grande salle ? Notre premier souci avait été, étant bien décidés à accepter le séjour de Jérusalem, de construire une grande *aula* qui nous permit de recevoir le public de la Ville Sainte et de l'associer à nos travaux dans la mesure où il le jugerait bon. Chaque hiver on donnait donc des conférences. Comme il y avait toujours des découvertes en Égypte ou en Assyrie, en Crète ou en Grèce, à Babylone ou à Suse, il y avait toujours quelque chose à dire, sans parler des fouilles qui se faisaient à Jérusalem et que MM. Bliss et Weill ont bien voulu eux-mêmes raconter. Comme on se plaignait que les sujets étaient fort arides, nous inclinions parfois vers la littérature, pour peu qu'elle s'inspirât de l'Orient, comme dans Chateaubriand, dans Lamartine ou Eug. Melchior de Vogüé, ou bien des projections inédites introduisaient les spectateurs dans les déserts de l'Arabie ou dans les temples égyptiens.

Peu à peu ces réunions avaient pris une certaine place dans l'opinion à Jérusalem. C'était l'événement de la saison d'hiver. On s'y groupait volontiers autour des consuls, surtout autour du consul de France. Les Instituts fondés à l'instar du nôtre l'avaient fidèlement imité sur ce point. Nous avions donc désiré, selon la mesure de nos forces, nous rendre utiles à une ville où les distractions, d'un genre moins sévère, ne devraient pas se produire, près du Calvaire et du Saint-Sépulcre.

Mais, si attachés que nous fussions au sol sacré de la terre du Christ, nous ne pouvions oublier nos compatriotes, et c'était eux surtout que nous prétendions mettre au courant de ce que la Palestine offrait d'utile à l'intelligence de la Bible. Et nous fûmes de nouveau entraînés à faire plus grand qu'il n'était souhaitable et raisonnable. Il paraissait indiqué, en effet, mais suffisant, de publier un bulletin de l'École, relatant ses recherches en Palestine et attirant l'attention sur celles des autres. Or il se rencontra que ce dessein modeste était plus difficile à réaliser qu'une publication de plus grande envergure. Nous étions dans l'impossibilité absolue de faire la moindre avance, et les éditeurs se montraient peu favorables à un bulletin trop spécial. M. Vigouroux et M. Le Camus, depuis évêque de La Rochelle,

⁵ *Le mirage oriental*, p. 338.

nous conseillèrent alors de fonder une grande revue à laquelle ils promettaient leur concours. C'est ainsi que naquit la *Revue biblique*. Elle fut donc dès le début ouverte à toutes les bonnes volontés et honorée de précieuses collaborations. Elle admit des articles en latin, pour faciliter l'accès à tous les catholiques, et, par un sentiment de l'union latine, qui fut alors un pressentiment, la langue italienne y figura à côté du français.

Après trois années, M. Lethielleux, son premier éditeur, exprima le désir d'en être déchargé. M. Lecoffre l'accueillit avec une rare élévation d'idées : il fut convenu qu'on ne ferait rien pour attirer une clientèle plus nombreuse au détriment d'une sévère exposition technique. Et cependant le public le suivit, attiré sans doute et retenu par la claire ordonnance que M^{gr} Battifol, qui nous aidait si obligeamment à Paris, sut alors donner aux matières variées que comprenait notre programme. Sans doute tel ou tel article n'était pas strictement biblique. Mais la Revue, comme l'École, était consacrée à la méthode comparative : il faut quelquefois chercher bien loin, pour les rapprocher, les traits qui s'éclairent les uns les autres. Ce qu'a fait la *Revue biblique*, je n'ai pas à le dire. On ne se méprit jamais sur ses intentions sincèrement scientifiques, et il fallait bien constater qu'elles étaient en harmonie avec une foi non moins sincère. Des suffrages qui lui furent accordés, je n'en veux retenir qu'un. Lorsque Léon XIII eut jeté les bases de la Commission biblique, il exprima le désir que la *Revue biblique* lui servit d'organe, sans lui demander de rien changer à sa méthode, comme le prouvent les normes qui furent alors rédigées avec son agrément. On pensait que les consultants de la Commission y publieraient leurs travaux. La forme définitive donnée à la Commission ne comportait plus pour elle un organe de discussion, et sans doute était-il plus sage de distinguer nettement les recherches des hommes de bonne volonté, et les décisions d'un tribunal ecclésiastique.

Longtemps encore la *Revue biblique* fut honorée de la première communication de ces décisions. La fondation des *Acta Apostolicae Sedis* enlevait toute raison d'être à ce privilège.

Une revue ne pouvait contenir que des aperçus et des travaux morcelés. De nouveaux encouragements provoquèrent des ambitions nouvelles. Dix ans ne s'étaient pas écoulés depuis la fondation de l'École, que nous annonçâmes⁶ une série d'études bibliques, comprenant un commentaire des Livres Saints et ce que l'on qualifierait, selon les cas, d'introduction ou de complément à l'exégèse biblique. C'est surtout ici qu'il faut dire : *Pendent opera interrupta*⁷.

⁶ *Revue biblique*, 1900, p. 414 à 423. On pourra trouver facilement le titre des ouvrages parus ; il a paru inutile de dresser ici un catalogue de librairie.

⁷ [Les travaux suspendus s'arrêtent.]

Car tout est interrompu, et l'École biblique de Jérusalem n'est déjà plus qu'un souvenir.

La première démarche, il faut le dire, est venue de nous. Au premier signal, appelés ou non, tous nos jeunes professeurs sont partis pour la France, résolus à la servir, convaincus – nous connaissions l'Allemagne mieux que d'autres – qu'elle aurait besoin du dévouement de tous ses fils. Quelques-uns, âgés ou trahis par leurs forces, restaient pour défendre la maison qu'on sentait déjà menacée. Il ne s'est trouvé, semble-t-il, personne pour faire comprendre au gouvernement des Jeunes Turcs qu'ils auraient dû épargner une institution de haut enseignement, qui s'était tenue à l'écart de toute agitation, ne s'occupant du présent que pour initier l'Orient d'aujourd'hui à ses gloires anciennes.

C'était à nous, paraît-il, à faire valoir le caractère international de notre École. Nous avons répondu que, si nous avons largement accueilli des non-français, et d'un cœur si large, c'est précisément parce que ce cœur était français. L'ordre des dominicains est répandu dans toute l'Église, mais la maison de Jérusalem, sur la demande de M. Lefebvre de Béhaine, ambassadeur de la République auprès du Saint-Siège, a été constituée maison française par le R^me Père Larroca et maintenue telle par ses successeurs.

L'École pratique d'études bibliques a été fermée parce que française, elle renaîtra française.



www.mj-lagrange.org